

## Barbara Claus, Le gris de l'aube

Alexandra Tourigny Fleury

Numéro 129, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tourigny Fleury, A. (2021). Compte rendu de [Barbara Claus, Le gris de l'aube]. *Espace*, (129), 97–98.

## Barbara Claus, *Le gris de l'aube*

Alexandra Tourigny Fleury

**GALERIE D'ART JACQUES ET MICHEL AUGER  
VICTORIAVILLE  
14 AVRIL –  
8 MAI 2021**

À la suite d'une résidence de création d'une semaine à la Galerie d'art Jacques et Michel Auger de Victoriaville, Barbara Claus présente *Le gris de l'aube*, une exposition qui, à l'instar des discours caractérisant notre quotidien pandémique, traite de fragilité, de précarité, de deuil et de résilience.

Dès l'entrée dans la galerie, difficile de ne pas constater la subtilité et le minimalisme de la proposition. « Je ne produirai plus d'objets », affirme celle dont l'exposition s'échafaude sur une série de micro-interventions qui habitent délicatement et minutieusement l'espace. Claus guide son geste artistique en fonction des propositions inhérentes au lieu

d'exposition, mettant en visibilité ce qui existe déjà et qui appelle à être perçu différemment. Chaque intervention est le fruit d'une observation attentive du lieu : de ses éclats comme de ses failles.

Les traces laissées par la dernière exposition – celle de l'artiste Estela López Solís avec la commissaire Marie Perrault (17 février au 27 mars 2021) – forment d'ailleurs une part importante de l'inspiration de Claus, suggérant une sorte de collaboration ou de continuité entre les créatrices. Les trous d'accrochage, les vis, le lettrage mural et les dessins laissés par López Solís sont révélés et transformés en autant de potentialités formelles et poétiques. Par celles-ci, Claus atteint son objectif : créer du sens sans créer d'objet.

La phrase « Je suis invisible » accueillait le visiteur à même la vitrine de la galerie lors de l'exposition précédente. En reste désormais le mot « visible » ainsi qu'un amoncellement de pelures de gommes au sol produit par le processus d'effacement du reste de l'énoncé, que l'on devine malgré tout à travers l'empreinte laissée par les artistes. Les traces de ce qui fut et de ce qui demeure se répondent conceptuellement et participent du même commentaire sur l'invisibilisation de la culture en contexte pandémique. Le mot « essentiel », inscrit sur le mur d'en face par une application de vernis translucide et presque mat, se révèle par bribes lumineuses et participe ainsi à l'approche implicitement critique de Claus. Au sol, des revues d'art recyclées sont tranchées



et compressées de manière à combler l'espacement au sol, le long des murs. Apparaissant désormais comme des extensions à l'architecture, avec de fortes consonances matérielles et utilitaires, ces publications – et les savoirs culturels qu'elles contiennent – sont rendues accessoires, puisqu'inaccessibles, reflétant la logique d'(in)action gouvernementale dans le secteur culturel en contexte pandémique.

*Invisible*. Le terme évoque également le parti pris de l'éphémère et du non-objet dont se réclame *Le gris de l'aube*. Le choix des matériaux – vernis hydrosoluble, graphite, pigment naturel et revues recyclées – ainsi que la simplicité des techniques employées renvoient aux préoccupations de Claus concernant l'empreinte écologique laissée par sa propre pratique artistique. Parmi les rares objets d'art exposés, *Urne pour un bleu outremer* (2018) et *Urne pour du graphite* (2018) contiennent des pigments toxiques autrefois utilisés par l'artiste et auxquels elle a renoncé par souci pour sa propre santé et celle des autres. Ces urnes informes de verre soufflé, créées en collaboration avec l'artiste Dylan Duchet, constituent un hommage à la création artistique autant qu'un commentaire sur son impact écologique. Elles figurent le deuil de l'artiste pour l'usage de médiums traditionnels et son passage vers la réalisation d'interventions artistiques fugaces. « Incinère-moi nue avec mes dessins, mes livres, mes pigments et ce qui reste » trace l'artiste au mur comme une ultime revendication pour sa propre disparition.

Décrivant son processus de création comme « une respiration dans le moment présent<sup>2</sup> », Claus parvient à insuffler à l'activité spectatorielle un rythme contigu à celui de son processus de création. La lenteur et la minutie sont de mise afin de tirer du sens des gestes fins qui transforment l'espace. Chaque détail nous mène vers un autre, révélant le regard critique, mais délicat et empreint de douceur que porte Claus sur l'épuisement moral et matériel des systèmes politiques expansionnistes. La portée poétique de ses interventions permet le recul nécessaire à l'accueil de la lenteur et de l'imprévisibilité, invitant à une qualité de présence rarement autorisée par nos modes de vie occidentaux caractérisés par le contrôle et la vitesse.

Précédemment présentée au centre d'artiste Langage Plus, à Alma, l'œuvre *Un tapis pour Mória* (2020), un grand tapis de filaments de pâte à modeler colorés et tressés en hommage aux réfugiés de l'île de Lesbos en Grèce<sup>3</sup>, s'enroule sur lui-même pour devenir *Le poids du monde* (2020-2021). La sphère multicolore de plus de 16 kilos ne manque pas de symboliser la pesanteur morale et émotionnelle induite par les actualités internationales préoccupantes; une pesanteur que Claus transcende par l'abstraction ludique qui caractérise son geste autant que le choix des couleurs et de la matière. Le processus de sphérisation est d'ailleurs documenté photographiquement et présenté à même les murs de briques dans une ruelle non loin du centre d'exposition. De la première photographie à la dernière, ce qui ressemble de prime abord à un jeu d'enfant se transforme par l'accumulation de la masse en un appel à la responsabilisation sociale et politique.

1. Barbara Claus, entretien réalisé le 12 avril 2021.
2. Barbara Claus, texte de présentation pour l'exposition *Le gris de l'aube*.
3. Louise Tassin, « La fabrique des îles-frontières. Regards croisés sur Lesbos et Lampedusa », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, vol 48, n° 1, 2018, p. 349-357.

Commissaire indépendante et candidate à la maîtrise en histoire de l'art, Alexandra Tourigny Fleury concentre ses recherches sur les enjeux sociopolitiques entourant les questions de l'agentivité des spectateur-trice-s en contexte artistique, de la participation citoyenne par l'art et des pratiques de commissariat engagé. Elle est boursière du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, et ses écrits ont fait l'objet de publications dans plusieurs revues consacrées aux arts, notamment dans *Vie des Arts*, *Inter* et *Ex situ*.

## Sarah Stevenson, *Before the Storm*

Dominique Sirois-Rouleau

**FONDERIE DARLING**  
**MONTRÉAL**  
**22 AVRIL –**  
**22 AOÛT 2021**

Reconnue pour sa transcription unique du dessin dans la forme sculpturale, Sarah Stevenson démontre un intérêt insatiable pour les configurations précaires et les compositions harmonieusement dérégées. En effet, les agencements sculpturaux de l'artiste partagent

une qualité d'expression insolite qui n'est pas étrangère aux approches minimalistes et leur engagement spécifique du corps spectatorial dans la relation à l'objet. Que ce soit par ses proportions, sa perspicacité ou sa mobilité, le corps donne ainsi la mesure de *Before the Storm* dont la féerie formelle trouve un écho exceptionnel dans l'environnement industriel de la grande salle de la Fonderie Darling.

Les six sculptures monumentales suspendues matérialisent, à travers un quadrillage rigoureux de fils à pêche colorés et de câbles de métal peints, le trait de Stevenson. Tirées de la série *Wireframe* initiée en 1997, ces sculptures récentes donnent littéralement corps au dessin. L'artiste a d'ailleurs délaissé, au fil du temps, les surfaces en tissus diaphanes mettant dès lors en évidence les structures épurées de ses compositions. Magnifiées par les couleurs vibrantes, ces dernières ne se détachent néanmoins de l'espace qu'au coût d'une attention visuelle ciblée. Le caractère des sculptures oscille ainsi entre la révélation et la confiance, les formes emplissent l'espace dans lequel s'évanouissent